Ami du Clergé du 28 juin 1951

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Notre-Dame du Mont-Carmel (16 juillet). — Le Scapulaire : gage de salut, moyen de sanctification, 193.
Les Sacrements. — La Sainte Eucharistie : I. La présence réelle, 195.
Pour une Première Messe. — « Je vous appellerai mes amis... », 197.
Pour les Examens. — La vertu de loyauté, 199.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — CXXVII. D'Alexandre VII à Clément X (1655-1676), 199.

NOTRE-DAME DU MONT CARMEL

(16 Juillet)

LE SCAPULAIRE : GAGE DE SALUT, MOYEN DE SANCTIFICATION

Mes frères,

De grandes fêtes ont marqué cette année, ici et là, le septième centenaire du scapulaire de Notre-Dame du Mont Carmel.

Vous savez son histoire. Au milieu du XIIIe siècle, la Sainte Vierge serait apparue à un saint religieux Carme, le Bienh. Simon Stock, lui présentant le scapulaire, avec la promesse de protéger tout spécialement ceux qui le porteraient, à l'heure de leur mort et dans le purgatoire. En somme la T. S. Vierge assurait son serviteur que ceux qui mourraient revêtus de son scapulaire seraient préservés des flammes de l'enfer et promptement délivrés de leur purgatoire.

Promesse magnifique ! Gage merveilleux de salut ! Extraordinaire sujet de sécurité et de confiance ! Sans doute, il ne s'agit pas là d'un article de foi — (il n'y a qu'une révélation qui engage notre croyance, la révélation faite par N.-S. à toute la terre) — mais simple révélation privée de la Vierge à un de ses fervents serviteurs. Mais justement la haute vertu du Bienh. Simon Stock qui fut Vicaire général de son Ordre est une assez sérieuse garantie d'authenticité pour que l'Eglise permette de prêcher cette dévotion et que nous lui fassions confiance.

D'autant qu'elle s'accorde avec tout ce que nous savons de la T. S. Vierge, tout particulièrement à ses titres de *Refuge des pécheurs*, de *Reine des Vierges*, de *Trône de la Sagesse*, de *Médiatrice de toutes les grâces*. Ainsi la dévotion à N.-D. du Mont Carmel surtout par la fidélité à porter son scapulaire nous fait honorer ces multiples grâces et privilèges de Marie... et d'autres encore. Et c'est ce que je voudrais vous montrer, en cette année du septième centenaire, pour que vous conceviez de cette dévotion une idée beaucoup plus haute que celle d'une recette à bon marché pour votre salut.

I. — *Refuge des pécheurs*

Le titre de Marie que le scapulaire met immédiatement en lumière et pour tous, c'est assurément celui de *Refuge des pécheurs* que lui donne ses litanies.

En effet, n'est-ce pas de sa part preuve de miséricorde extrême qu'elle attache notre salut à ce simple témoignage de confiance en elle ? Certes, nous comprenons bien qu'elle ne veut pas dire : « portez mon scapulaire et faites ce que vous voudrez ; je vous sauverai quand même » ; ce serait une interprétation présomptueuse et impie de ses promesses. Mais, elle nous signifie, que malgré nos chutes et nos misères, si nous sommes fidèles à porter ses livrées, nous ne devons pas désespérer, par ce que son intercession toute puissante s'interposera en notre faveur afin de nous obtenir *in extremis,* si cela est nécessaire, la pitié et le pardon du bon Dieu.

C'est si grande preuve de son indulgence maternelle que beaucoup se refusent à y ajouter foi. Ils estiment que c'est vraiment mettre à trop bas prix le salut éternel des âmes. Il leur semble aussi que ce serait réduire la religion à une sorte de superstition d'amulette ou de porte-bonheur.

C'est méconnaître le rôle tout miséricordieux de Marie dans l'œuvre de notre salut et pervertir le sens de cette pratique. On ne peut mettre de limites aux interventions de la Sainte Vierge en notre faveur, puisqu'elle est notre mère et ce qu'il faut voir dans son scapulaire, ce n'est pas l'objet lui-même, mais la confiance dont il est le témoignage. Nous connaissons nos faiblesses. Nous savons que malgré nos bonnes résolutions des rechutes se reproduiront sans doute ; mais nous gardons la confiance — et nous en portons le signe — que l'Immaculée, notre Mère, nous tendra une main secourable pour nous empêcher de périr.

Porter le scapulaire, c'est donc honorer en Marie ce qu'il y a de plus profond dans le cœur d'une Mère : son penchant, sa volonté de sauver coûte que coûte son enfant, malgré ses imprudences et quelquefois ses lâchetés, bien plus malgré toute la peine qu'il a pu lui causer.

II. — *Reine des Vierges*

Il ne faut pas s'arrêter à ce seul aspect miséricordieux de la dévotion à N.-D. du Mont Carmel.

Ce scapulaire sauveur qu'est-il, en somme ? Qui nous l'a donné ? Qu'exige-t-il pour faire bénéficier de ses promesses ?

Ce scapulaire ? — C'est d'abord l'habit religieux de l'Ordre des Carmes, ce grand scapulaire que ces religieux portent sur leur robe comme tant d'autres... Notre petit scapulaire brun n'en est qu'une réduction, comme la

médaille, autorisée aujourd'hui à la place du scapulaire, est encore elle-même une facilité nouvelle.

Qui nous l'a donné ? — Celle que nous appelons comme d'un nom propre « la T. S. Vierge » et qui fut l'inspiratrice de cet Ordre du Carmel, dont c'est la gloire d'être le premier en date des âmes totalement consacrées à Dieu par la vie religieuse. Elle est, sur notre terre corrompue, l'entraîneuse de ces héros de la virginité.

Et qu'exige-t-il de nous ? — Que nous gardions la pureté du cœur suivant notre état. Il est un stimulant dans ce combat, souvent le plus rude, que nous avons à livrer pour notre salut.

Ainsi le scapulaire nous fait honorer Celle qui est le plus parfait exemplaire de la virginité, « la Vierge », et nous place sous sa bannière pour mener ce combat redoutable contre « l'aiguillon de la chair », comme parlait S. Paul. Le scapulaire n'est donc pas recette de pauvres mécréants. Il doit et il peut nous élever au-dessus de ce matérialisme des plaisirs qui nous sollicitent sans cesse. Il va à nous approcher de plus en plus,chacun selon notre état, de cet idéal de pureté que poursuivent Carmes et Carmélites dans leurs cloîtres et tous les religieux et religieuses, afin d'être plus parfaitement unis à Dieu.

De cela le scapulaire est le rappel. Il est leur vêtement de pénitence à notre taille. L'habit ne fait pas le moine, mais il aide à le devenir.

III. — *Trône de la Sagesse*

Par lui, nous sommes apparentés à ces âmes qui ont choisi, par vocation, de garder la virginité ; et qui ont fait ce vœu, dans un but surnaturel, afin d'être davantage unies à Dieu par la contemplation.

L'Ordre des Carmes et des Carmélites est un Ordre essentiellement contemplatif. Ce mot peut paraître signifier une vocation extraordinaire, qui serait l'apanage exclusif des cloîtres. Grande erreur, puisque tant et tant d'âmes dans le monde ont été des âmes contemplatives et que la T. S. Vierge la première, tout en vaquant aux occupations les plus profanes de son humble vie de Nazareth, a été cette âme contemplative que nous saluons, dans ses litanies, de ce beau titre de Trône de la Sagesse.

Trône de la Sagesse, parce qu'elle a porté dans ses bras et sur ses genoux Celui qui est la Sagesse incarnée ; mais aussi Trône de la Sagesse parce qu'elle l'a porté toujours dans son cœur comme le centre de ses pensées, de ses mouvements d'amour et de toute sa vie, selon le mot de S. Luc : « Marie conservait avec soin toutes ces choses, les méditant dans son cœur. »

Le fidèle qui porte le scapulaire de N.-D. du Mont Carmel, parce qu'il se sait par là de sa grande famille, doit se pénétrer de son esprit et écouter ses enseignements ; il doit être attentif à la recommandation de la grande Carmélite, Ste Thérèse, de pratiquer chaque jour quelques minutes de méditation, cette méditation qui achemine insensiblement les âmes à son terme qui est la contemplation.

Contemplation ! Le mot ferait-il croire à l'exceptionnel ? Il indique pourtant ce qu'est cet état : le regard de l'âme habituellement et simplement tourné vers Dieu avec qui elle parle ; Dieu devenu le centre de notre vie, de notre pensée et de notre amour, Dieu qui a en quelque sorte fasciné sa créature au point qu'elle ne peut plus se détacher de lui.

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus nous dit qu'avant son entrée au Carmel — et elle y entra pourtant bien jeune — elle avait déjà fait l'expérience de cette contemplation.

IV. — *Médiatrice des Grâces*

Il est d'autres grâces et prérogatives de la Sainte Vierge qu'honore la dévotion au scapulaire. Je ne puis vous les énumérer toutes. Comment taire pourtant son beau rôle de Médiatrice des grâces ?

Quand le prophète Elie, auquel l'Ordre du Carmel rattache ses origines, supplia le Seigneur de faire cesser l'implacable sécheresse qui depuis trois ans désolait le pays, après des prières renouvelées et persévérantes il vit enfin se lever de la mer un petit nuage, pas plus grand qu'une main d'homme, annonciateur de la pluie désirée et implorée. Mais nous savons aussi que depuis longtemps l'Eglise voit dans ce nuage, découvert du sommet du Carmel, un symbole prophétique de la Vierge qui devait enfanter et répandre sur le monde la pluie des grâces du salut. Rappelez-vous la liturgie de l'Avent et de Noël : « *Rorate cœli desuper :* Cieux répandez votre rosée », ou cette antienne des vêpres de la Circoncision : « *Sicut pluvia in vellus descendisti :* comme une pluie bienfaisante vous êtes descendue sur le gazon... »

Ainsi l'Eglise aime à faire de cette apparition au prophète Elie ou du signe reçu par Gédéon l'image de la Vierge Médiatrice de toutes les grâces. Pour elle, Marie est cette nuée mystérieuse d'où tout bien descend, à commencer par notre Sauveur. Car selon le sentiment général dans l'Eglise, c'est par Marie que Dieu veut que nous recevions toute grâce, non seulement les faveurs temporelles, mais d'abord les grâces spirituelles, grâces actuelles et grâce sanctifiante.

Porter le scapulaire de N.-D. du Mont Carmel nous rappelle cette totale dépendance dans laquelle nous sommes de notre Mère du ciel ; cela doit nous conduire, envers elle, à cette enfance évangélique à laquelle la béatitude est promise. Comme le petit, nous prenons davantage conscience de notre impuissance radicale sans secours à pratiquer la vertu, de la nécessité où nous sommes d'avoir recours à elle par la prière, de la confiance à mettre en son intercession qui est une obligation pour elle puisqu'elle a charge de nous aider en tout.

* *

Restons donc fidèles à cette pratique de recevoir et de porter le scapulaire. Qu'il soit pour nous aussi cher que la médaille miraculeuse et le chapelet. Pratique extérieure, diront peut être certains, mais par quoi devient sensible et influente notre dévotion à la Sainte Vierge.

De degré en degré, si nous comprenons ses leçons et si nous y sommes attentifs, il nous établira dans un sentiment de paix sur notre salut, il nous stimulera à une plus délicate pureté de corps et d'esprit, il nous unira davantage à Dieu, il nous conduira à cette dépendance entière de la Vierge Médiatrice de toutes grâces dont S. L.-M. de Montfort dit que c'est un secret de sainteté.

Le scapulaire n'est donc pas un talisman superstitieux, — il n'est cela que pour qui le vide de sa haute et riche signification ; pour l'âme de bonne volonté, il est un gage de salut et un moyen de sanctification.

Que ce soit la grâce spéciale de ce septième centenaire du scapulaire de nous faire mieux comprendre ce don de Marie, de le recevoir avec reconnaissance, d'en faire usage et profit pour notre salut.

LES SACREMENTS

La Sainte Eucharistie

I

LA PRÉSENCE RÉELLE

Mes frères,

Nous avons déjà parlé de la Sainte Eucharistie à propos de la messe. Car Notre-Seigneur l'a instituée avant tout pour que son sacrifice rédempteur se continue à travers le temps et l'espace et que les hommes puissent s'y associer pour leur salut. Et c'est précisément, au cours du St-Sacrifice de la Messe que sont prononcées, sur le pain et sur le vin, les paroles prescrites par le Christ qui rendent présente la Victime parfaite.

Mais l'Eucharistie, si elle est d'abord un *sacrifice*, est aussi un *sacrement* et c'est sous cet aspect que nous allons maintenant l'envisager, après le Baptême et la Confirmation.

Arrêtons-nous ce matin à la question capitale : *Jésus est-il réellement présent dans l'hostie ?* Certes, je connais bien votre foi en la présence réelle. Mais je sais bien aussi que votre foi, comme la mienne, a besoin de se retremper, de temps en temps, à la source évangélique pour résister à l'ambiance matérialiste de notre époque. Il y en a tant autour de nous qui ne « croient qu'à ce qu'ils voient et palpent ! » Ouvrons donc notre Evangile et écoutons parler Jésus.

I. — *La promesse*

Comme il s'agissait d'un mystère profond, difficile à admettre, un prodige de puissance et d'amour, il a voulu préparer les esprits. Une annonce très claire précédera d'un an l'institution de la Sainte Eucharistie. Cette solennelle promesse de Jésus nous est racontée par S. Jean (chap. VI). Notre-Seigneur vient de faire, la veille, son grand miracle de la multiplication des pains. Avec cinq pains d'orge et deux poissons, il a surabondamment rassasié cinq mille hommes qui, enthousiasmés, avides de le voir et de l'entendre, l'avaient suivi au désert, sans souci du boire et du manger. On dirait qu'il prend tous les ménagements nécessaires pour amener, peu à peu, les âmes au degré éminent de foi que va exiger une promesse aussi déconcertante pour la raison humaine. Il prouve d'abord qu'on peut vraiment se fier à lui comme à l'envoyé de Dieu : Celui qui multiplie les pains pour nourrir les affamés, ne pourra-t-il pas, plus tard, multiplier sa présence dans toutes les hosties du monde pour nourrir les âmes ?

Le lendemain, il est rejoint par la foule à Capharnaüm, de l'autre côté du lac. Jésus l'apostrophe :

> « Ah ! vous me cherchez parce que vous avez vu des miracles, parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez donc désormais, non pour la nourriture qui périt, mais en vue de celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera. »

Les Juifs ne se laissent pas troubler par ces paroles. Ils veulent un miracle comme celui de la veille ou comme celui de la manne avec laquelle Moïse nourrit le peuple de Dieu dans le désert du Sinaï. Et Jésus de répondre :

> « En vérité, Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, c'est mon Père qui donne le vrai pain du ciel. Le pain de Dieu, c'est le pain qui descend du ciel et qui donne la vie au monde. »

Piqués dans leur curiosité, les Juifs modifient leur demande : « Seigneur, donnez-nous toujours ce pain. » Jésus précise : « Le pain vivant, qui est descendu du ciel, c'est moi », et il commente cette stupéfiante affirmation. Murmures des Juifs : « Comment ! il a dit : Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel. Mais, n'est-il pas Jésus le fils de Joseph dont nous connaissons le père et la mère ? D'où vient qu'il affirme : Je suis descendu du ciel ? » C'est alors que Notre-Seigneur parle de l'Eucharistie : « En vérité, en vérité, je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts... » Et il termine par l'affirmation décisive, catégorique : « *Et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde.* » C'est simple, c'est clair. Et de fait, les auditeurs prennent à la lettre les paroles du Christ et sont scandalisés. L'Evangile le note. Ils se disent entre eux : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » Evidemment, ces gens frustes imaginent une scène horrible d'anthropophagie.

Devant les résistances de son auditoire, il eût été si simple à Jésus de lui dire : « Attention ! Ne prenez pas à la lettre mes paroles. Je parle au figuré. Je veux simplement dire que pour avoir la vie éternelle, on doit se nourrir de ma doctrine par la foi. » Non, N.-S. ne précise rien, ne retire rien et il se

garde bien de leur dire qu'ils se trompent. Bien au contraire, il réaffirme, avec une force accrue, à cinq reprises, que pour avoir la vie éternelle, il faut manger sa chair et boire son sang. Donc qu'il s'agit bien d'une présence réelle de sa chair et de son sang :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment une boisson. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel. »

Et si Jésus ajoute quelques explications devant l'opposition croissante de ses auditeurs, elles n'atténuent en rien l'énergie de ses précédentes déclarations. C'est simplement pour demander qu'on fasse crédit à sa puissance et pour dissuader ses auditeurs de chercher à deviner le moyen par lequel il se donnera en nourriture aux siens.

A la suite de cette insistance, beaucoup, même parmi les disciples, le quittent, en bougonnant : « C'est trop fort, c'est trop dur... » S'il ne s'agissait que d'un malentendu sur le sens de ses paroles, il aurait été encore temps pour Jésus d'éclairer ses auditeurs, de rectifier. Non, Jésus ne les détrompe pas. On sent même que, pour le Christ, la foi entière à la promesse qui vient d'être faite est le signe auquel on reconnaîtra ses vrais disciples. Aussi bien, le Maître donnera-t-il le choix aux douze : le croire sans hésitation ou le quitter : « Et vous, allez-vous aussi vous en aller ? » C'est alors que Pierre, avec toute sa fougue, s'écrie au nom des Douze : « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous seul avez les Paroles de la vie éternelle. » Autrement dit : « Nous prenons à la lettre vos paroles, Seigneur. Nous ne voyons pas comment cela pourra se faire, mais nous avons confiance en vous qui êtes le Fils de Dieu. Rien n'est impossible à votre puissance et à votre bonté. » — Ils garderont le souvenir des paroles mystérieuses et lorsque, un an plus tard, ils entendront le Christ dire à la dernière Cène : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », ils comprendront parce qu'ils auront été préparés par la promesse. Ils croiront et ils adoreront

II. — *L'institution*

Jésus réalise sa promesse. C'est le Jeudi Saint, la veille de sa mort. Il est à Jérusalem pour célébrer la Pâque avec ses disciples, repas qui était plus une cérémonie qu'une réjouissance profane que l'on faisait chaque année pour commémorer la délivrance d'Egypte, par Moïse, du peuple de Dieu. Vers la fin du repas, une scène sublime se passe. « Sachant, dit S. Jean, que son heure était venue, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, il leur donna un dernier témoignage d'amour. » Lequel ? Son amour lui inspire un acte que jamais homme n'aurait imaginé et que seule sa puissance pouvait réaliser. Il prend sur la table du pain et, ayant rendu grâce, il le bénit, le brise en morceaux en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est livré pour vous. »

De même, prenant la coupe où il y avait du vin, il la bénit et la présente à ses disciples en leur disant : « Buvez-en tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour la multitude en rémission des péchés. »

Et enfin il ajoute, pour que ce grand acte qu'il venait de faire se perpétue jusqu'à la fin du monde : « Faites ceci en mémoire de moi. » C'est fait, Jésus a institué l'Eucharistie et le Sacerdoce.

Pourquoi ajouter un commentaire à des paroles si simples et si claires ? Luther lui-même n'a-t-il pas écrit : « Je voudrais trouver un homme assez habile pour me prouver qu'il n'y a que du pain et du vin dans l'Eucharistie ; il me rendrait un grand service. J'ai sué à étudier cette question, mais j'avoue que je suis enchaîné et je ne vois pas le moyen d'en sortir. Le texte de l'Evangile est trop clair pour qu'on puisse l'interpréter autrement. » Ces paroles « Ceci est mon corps, ceci est mon sang » signifient, en effet, clairement : « ce que je vous présente et qui vous semble du pain et du vin à vous mes apôtres, c'est en réalité mon corps et mon sang. »

Je sais bien que nos frères séparés, les protestants, interprètent ainsi : « Ceci *signifiait* mon corps, *représente* mon sang. » Mais pourquoi torturer les mots et leur donner un sens qu'ils n'ont pas ? Certes, en face de la statue qui trône au centre de la place de la République, à Lyon, je puis dire : « C'est le Président Carnot », car cette statue est faite pour représenter cet homme d'Etat. Mais il ne viendra à l'esprit de personne de dire : « Ce pain et ce vin représente ma personne, mon corps et mon sang, prenez-les en souvenir de moi. » Car le pain et le vin ne sont nullement faits pour représenter le corps et le sang d'un homme, mais bien pour l'alimenter.

D'ailleurs, le Christ parle d'un corps à livrer, à broyer ; d'un sang à verser pour la rémission des péchés. Qu'est-ce donc qui pouvait opérer cette rémission sinon le corps et le sang de Jésus-Christ dont la mission terrestre était précisément d'être le Rédempteur du monde ?

Et surtout, songeons aux circonstances exceptionnellement graves où furent prononcées ces paroles mémorables. Nous sommes à la veille de la mort du Christ et à deux pas du Calvaire. C'est le dernier cœur à cœur du Maître avec ses disciples. Ses disciples ! ah ! il les connaît bien ! Ce ne sont pas des intellectuels, mais des gens simples, incapables de saisir les nuances et les subtilités du langage. Combien de fois, durant sa vie publique, il a dû leur expliquer les paraboles dont ils ne comprenaient pas ou comprenaient mal le

sens. Et il ne se serait pas expliqué sur un sujet aussi grave que celui de l'Eucharistie ? Lui la Vérité, la Sainteté et l'Amour, il aurait dupé ses apôtres au moment de les quitter et avec eux tous les chrétiens jusqu'à la fin du monde en leur faisant adorer un morceau de pain ! Son Testament d'Amour, un grossier mensonge ! Imaginez cela : tromper ses meilleurs amis quand il va mourir, lui, le Christ ! Quelle injure blasphématoire qu'une telle supposition !

« Si un père, sur son lit de mort, dit à son fils : « Ceci est la maison que je te laisse », qui pourrait soutenir qu'il ne veut parler que de l'image de sa maison, d'une photographie qui représente l'immeuble ? » « Eh bien ! — ajouterons-nous avec le P. Monsabré auquel nous empruntons cette comparaison — c'est la même chose pour l'Eucharistie. Quand Jésus-Christ, mon maître, mon père, mon ami, clôt son testament par un legs, quand il dit de ce legs « ceci est mon corps », je connais trop son intelligente sincérité et sa sainte gravité pour croire qu'il s'exprime mal ou qu'il me trompe avant de mourir. »

* *

Puissions-nous, et ce sera notre conclusion pratique, affermir toujours plus clairement notre foi en la présence du Christ sur nos autels, en particulier par une attitude toujours digne. Puissions-nous ne pas mériter cette apostrophe d'un incroyant : « Regardez les chrétiens ! Vous voyez bien que ce n'est pas vrai leur Eucharistie ! Regardez donc comme ils y attachent peu d'importance !... » *Amen.*

POUR UNE PREMIERE MESSE

« JE VOUS APPELLERAI MES AMIS... »

Mes frères,

C'était au soir du Jeudi Saint. Quittant la salle où il avait célébré avec ses apôtres la dernière Pâque et le premier banquet eucharistique, Jésus gagnait le jardin des Oliviers. Chemin faisant, il ouvrait son cœur à ceux qu'il venait de consacrer prêtres à jamais. Et voici qu'il leur adresse cette parole qui leur révélait la dignité de leur sacerdoce : « Désormais, je ne vous appellerai plus serviteurs mais amis. »

Ami de Jésus, voilà donc ce que vous êtes devenu par votre ordination, mon jeune et cher confrère. Se peut-il de titre plus émouvant pour un cœur bien né ? Est-il, ici-bas, une plus haute dignité ?

Laissez-moi, au cours de cette messe, rappeler à ce bel auditoire comment ce titre d'ami, décerné par Jésus à son prêtre, fait de lui, à tout jamais, *le confident de ses pensées* — et *l'héritier de ses pouvoirs.*

I

Le prêtre est *le confident de Jésus :* « Vous êtes devenus mes amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. »

Ainsi, Jésus n'a pas de secrets pour ceux qu'il honore de son amitié. Les trésors de la Sagesse et de la science divine, dont la profondeur insondable jetait S. Paul dans le ravissement, passent du cœur du Maître, dans celui du disciple, afin que les deux ne fassent qu'un, et qu'il puisse envoyer son autre lui-même « évangéliser les nations », répandre, de proche en proche, cette lumière de la vérité qu'il est venu apporter aux hommes.

Comment dire la sublimité de cette confidence amicale ? Ce n'est d'abord qu'une lueur fugitive, un murmure qui remplit le cœur d'un adolescent et lui fait pressentir de grandes choses, très au-dessus de ce que l'homme peut découvrir par son intelligence. Ce que c'est au juste, il ne saurait le dire. Tout ce qu'il sait, c'est qu'il y a un secret entre Jésus et lui, un secret auprès duquel le monde avec ses appels n'est que misère. « Au prix de la science de Jésus-Christ, dit saint Paul, j'estime que tout est ordure... » (Phil., III, 8).

Bientôt, le Maître prend avec lui celui dont il veut faire son ami. Dans la longue et douce intimité du Séminaire, il lui développe, par la voix de ses professeurs, « le mystère caché de toute éternité, mais manifesté d'abord par les prophètes » puis par lui-même (Rom., XVI, 25 ; Hébr., I, 1). Il lui représente l'immense bonté d'un Dieu qui nous adopte et nous donne sa propre vie par son Fils immolé. Il le fait pénétrer plus avant dans ce cœur « qui a tant aimé les hommes ».

A mesure que le jeune lévite pénètre dans cette science sublime, tout devient clair à ses yeux. Sa vocation prend son plein sens, la vie ouvre à ses yeux un chemin de promesses exaltantes. Le monde et ses énigmes, les hommes et leurs tragiques agitations, la joie et la douleur, tout s'ordonne, tout se simplifie. Son regard ne distingue plus que deux objets vraiment dignes d'intérêt : Dieu et les âmes ; Dieu, qui lui confie sa gloire, les âmes qui attendent de lui le salut. Et entre les deux, l'Homme-Dieu, arche sublime tendue entre deux mondes.

Désormais, il ne peut plus formuler qu'un désir, celui-là même que le Christ nous met sur nos lèvres : « Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive... » Désormais, son ambition, mais qui le brûle, c'est d'être pêcheurs d'hommes, sa joie unique c'est de ramener ses filets pleins d'âmes, son unique tristesse c'est de constater que hélas ! « l'amour n'est pas aimé... »

Certes, ce n'est pas sans efforts qu'on se hausse à vingt ans à cette sublime sagesse. Il y faut ce regard limpide et ce cœur généreux, qu'on n'acquiert qu'au prix d'une lutte acharnée contre soi-même. Mais il faut surtout que le Père céleste révèle ces insondables vérités que ne « découvre ni la chair ni le sang ».

Les profanes demandent ce qu'on peut bien faire en six années de Grand Séminaire. Ils

ne se doutent pas que c'est bien peu pour explorer les mystères de Dieu. En vérité, une longue vie sacerdotale n'y suffit pas. Il ne faudra rien de moins que l'éternité pour sonder ces abîmes d'aveuglante lumière...

II

Mais la meilleure manière de pénétrer plus avant dans la pensée du divin ami, c'est de la réaliser dans l'action. Lui-même, d'ailleurs, ne livre ses secrets aux siens que pour en faire des *collaborateurs dans sa grande tâche de salut,* en leur confiant *ses propres pouvoirs.*

Au cours de ces années de formation cléricale, il convoque jusqu'à sept fois l'élu aux pieds de l'Evêque, pour lui communiquer par degrés les pouvoirs qu'il doit partager avec lui, Souverain prêtre.

Il lui remet d'abord la sainteté de sa Maison et le trésor des Ecritures (Ostiariat, Lectorat). Puis il fait de lui la terreur des démons et la lumière du Temple (Exorcistat, Acolytat). Un jour vient où il lui demande l'immolation de tout lui-même. Et, sûr désormais qu'il lui appartiendra sans réserve et pour toujours dans le don virginal de tout son être, il le fait accéder aux saints mystères en lui mettant en mains, d'abord le livre des Epîtres (Sous-diaconat) puis celui des saints Evangiles (Diaconat). Enfin, suprême étape, il lui confère le pouvoir de consacrer son Corps et son Sang, et celui de remettre les péchés. La ressemblance au Prêtre éternel marque désormais et pour jamais cette âme choisie. Le voilà « prêtre pour toujours, selon l'ordre de Melchisédech ! »

Montez donc à l'autel, ô Christ continué. Prenez en vous toute l'infirmité humaine, avec ses chutes, pour la relever, avec ses aspirations pour les orienter vers le ciel, avec ses efforts pour les alimenter de la force d'en-haut, avec ses douleurs pour les consoler. Bref, prenez en vous tous vos frères, pour les unir avec vous-même au Christ et, en lui, les offrir au Père céleste.

Alors, de cette intimité avec Jésus, vous descendrez des hauteurs du Calvaire, les mains pleines des pardons et des faveurs célestes. Après avoir donné des hommes à Dieu, vous donnerez Dieu aux hommes. C'est tout l'essentiel de votre ministère.

Vous irez donc, comme le Christ, disons mieux, autre Christ, à la recherche de la brebis perdue. Hélas ! aujourd'hui, c'est plutôt les quatre vingt dix-neuf autres qui sont loin du Pasteur. Mais la difficulté de la recherche ne fera qu'exciter votre zèle.

Vous irez au puits de Jacob, révéler à tant d'âmes qui l'ignorent, le don de Dieu. Vous irez, comme le Père du prodigue, guetter le retour des âmes qui se sont éloignées de Dieu, pour leur donner le baiser de la réconciliation divine. A Marthe, qui s'affaire jusqu'à en oublier l'unique nécessaire, vous rappellerez que Marie « a choisi la meilleure part ». A votre voix, les âmes emmurées dans le péché sortiront de leur tombeau, comme Lazare à l'appel irrésistible de Jésus. A un monde qui se meurt d'avoir tué Dieu, vous rendrez la vie en rendant ce Dieu qui ne meurt pas et qui, seul, peut garder la Cité. Dans une société où sévissent la haine et la division, vous serez un semeur de Paix, un semeur d'Amour.

Le magnifique partage, m. f. ! Pourquoi Pourquoi faut- il que si peu d'hommes l'apprécient, que si peu rendent justice au prêtre et reconnaissent les éminents services qu'il rend à ses frères et le besoin urgent de sa présence parmi eux ? Pourquoi faut-il que certains, non contents de le méconnaître, le haïssent et le traquent, l'emprisonnent et le tuent ? Jésus l'a dit, « le disciple n'est pas au-dessus du Maître ». Ils ont crucifié le Maître. En s'acharnant contre ses amis, ils continuent de poursuivre ce Christ qui leur est odieux et c'est un tragique hommage qu'ils rendent au sacerdoce catholique.

Mais vous, du moins, m. f., vous aimez le Christ, vous savez qu'il n'est pas d'autre Sauveur que lui et vous le reconnaissez dans la personne du prêtre. Quelles que soient ses faiblesses et ses misères, honorez son sacerdoce, qui est celui même du Christ. Aimez vos prêtres qui ne vous veulent que du bien. Aidez vos prêtres à sauver les âmes, en prenant votre part de l'apostolat catholique. Vous savez que « la moisson est abondante mais que les ouvriers sont rares » : suppléez à leur insuffisance. Et que vos vœux les plus ardents obtiennent du Seigneur des prêtres ; beaucoup de prêtres ; de saints prêtres.

Et vous, enfants, jeunes vens qui m'écoutez, n'y en aura-t-il pas parmi vous pour se laisser séduire par un si magnifique idéal ?Etre l'ami de Jésus, être un autre Christ et révéler aux hommes les secrets du Royaume, être des semeurs de lumière et d'amour, des pêcheurs d'hommes ; enfin, comme Jésus, vous donner sans réserve et sans retour jusqu'aux suprêmes immolations, n'est-ce pas bien tentant pour un cœur généreux, n'est-ce pas le plus beau des métiers ?

* *

Maintenant, cher Ami, montez à l'autel pour nous offrir tous avec le Christ et pour remercier le Seigneur, qui a daigné choisir un prêtre dans cette paroisse. Puissiez-vous — ce sera mon dernier mot — puissiez-vous goûter un jour la joie que vous nous donnez aujourd'hui. Dans le champ du Père de famille, où l'on rencontre plus d'un buisson d'épines, il vous sera donné de récolter quelques gerbes. Vous n'en pourrez faire mûrir de plus opulente qu'une vocation sacerdotale. Puissiez-vous en avoir les mains pleines, au jour où vous vous présenterez devant le Souverain Juge, que vous aborderez sans crainte, puisque vous aurez été son ami, à la vie, à la mort. *Amen.*

POUR LES EXAMENS

LA VERTU DE LOYAUTÉ

Mes chers amis,

Je ne vous ferai pas l'injure de croire que vous êtes venus chercher aujourd'hui, dans cette messe, une assurance à bon marché contre l'échec aux examens. Pour la bonne raison que vous n'êtes pas de ces pseudo-chrétiens qui ne voient dans leur religion qu'une égoïste assurance contre tous les dangers possibles.

Ce qui ne vous empêchera pas néanmoins d'implorer de tout votre cœur l'aide de votre Père des cieux pour un examen réussi. Non pas pour que sa Puissance et sa Bonté viennent camoufler votre paresse et votre insouciance, mais parce que, conscients d'avoir accompli sa Volonté par un travail scolaire régulier et sérieux, vous pensez très justement qu'il ne peut se désintéresser d'un événement qui, d'une part, entraîne de graves répercussions dans la vie de son enfant, et d'autre part comporte une certaine part de chance. Vous avez donc bien raison : après avoir travaillé avec acharnement et méthode comme si le succès ne dépendait que de vous, priez maintenant avec ferveur et confiance comme si le succès dépendait uniquement de Dieu. Et pour que votre prière soit plus efficace, priez les uns pour les autres, comme de vrais frères en Jésus-Christ, et faites passer votre prière par Celle que la Liturgie se plaît à appeler « *Omnipotentia supplex* », notre bonne Mère du ciel.

* *

Mais aussi et surtout je souhaite que dans cette communion vous rencontriez vraiment le Christ, votre idéal. « *Christianus : alter Christus* », c.-à-d. quelqu'un qui pense, agit, aime, vit comme le Christ. Vous allez tout à l'heure, par l'Eucharistie, communier au Corps du Christ. N'oubliez pas de communier aussi et surtout à l'Esprit du Christ, aux vertus du Christ ! Et précisément, à la veille de vos examens, j'attire votre attention sur une vertu du Christ, difficile à pratiquer dans les jours à venir : la loyauté.

Demandez à Jésus la force de bannir de votre vie étudiante toute tricherie, tout copiage, toute déloyauté ! Car tricher, copier, c'est manquer de respect au Christ qui est la Vérité incarnée. Partout où vous blessez la Vérité, dans vos paroles et dans vos actes, c'est Jésus lui-même que vous atteignez. Fuir le mensonge quel qu'il soit, parce que sans loyauté pas de formation possible, parce que plus de confiance entre élèves et professeurs. Fuir la moindre tricherie de peur aussi de scandaliser vos camarades incroyants qui se scandalisent encore plus du mensonge quand ils le rencontrent dans une vie de baptisé. Fuyez donc la tricherie et le copiage afin que la rectitude de votre vie reste toujours votre plus puissant moyen d'apostolat (Jo., III, 21).

Et enfin, parce que « Celui qui fait la vérité vient à la lumière », obtenez, mes chers amis, de vos camarades et de vos compagnes, par votre exemple énergique et par le rayonnement de votre amitié, cette parfaite loyauté qui, tôt ou tard, attire la grâce divine.

* *

Ainsi, en combattant pour la loyauté dans les examens, vous aurez non seulement combattu pour le règne du Christ dans le monde, mais encore, du même coup, aussi pour le relèvement de notre pays. Vous aurez travaillé pour votre part à éliminer le système D et l'esprit de combine qui pourrit notre nation, si, déjà aujourd'hui, par une farouche résolution intérieure, vous abattez en vous-mêmes ce régime de la combine et d'égoïsme effréné pour tout dire, pour lui substituer le régime du devoir, de la loyauté, du système E : l'effort. Car, prenez garde, vos petites roublardises, vos petites déloyautés, vos petits mensonges, vos paresses actuels, c'est pour demain, dans notre pays, de la graine de mal et de malheur.

Tout à l'heure, à la fin de cette messe, vous ne pourrez faire, ici-même, une longue action de grâces. Vos études vous ressaisiront aussitôt. Mais votre action de grâces, vous la prolongerez dorénavant dans toute votre vie étudiante — et ce sera une bonne action de grâces — en prenant votre engagement d'honneur devant Dieu de ne pas copier, et de ne pas favoriser le copiage.

* *

Alors, lorsqu'au jour du grand examen, l'Examinateur Suprême vous verra venir à lui, il pourra vous adresser le bel éloge qu'il adressait jadis à Nathanël : « Voilà vraiment un Israélite en qui il n'y a nul mensonge », c.-à-d. : voilà un chrétien 100%, un fils selon mon cœur. Et le Père ouvrira ses bras à son enfant. *Amen.*

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

CXXVII

D'ALEXANDRE VII A CLÉMENT X (1655-1676)

Innocent X disparaissait à l'âge de 81 ans, le 7 janvier 1655. Quelques jours après s'ouvrait le conclave, mais cette fois dans une atmosphère plus claire, plus indépendante. Innocent X n'avait pas laissé de neveu comme les Barberini et les Borghèse, qui pût former une faction et entraver la liberté du conclave. Les délibérations des cardinaux devaient cependant durer près de trois mois.

* *

Dès les premiers jours pourtant les regards de tous s'étaient fixés sur le cardinal Fabio Chigi. Celui-ci n'était pas seulement réputé pour sa probité sans tache. Il s'était montré, sous le pontificat précédent, l'adversaire déclaré de l'abus qui soulevait alors l'indignation publique, le népotisme. Mais sa candidature rencontrait une vive opposition du côté de la France, c.-à-d. de Mazarin. Le tout puissant ministre avait été blessé de l'opposition rencontrée de la part de Chigi dans diverses négociations diplomatiques, entre autres au traité de Westphalie qu'il refusa de signer